

LE TROISIÈME HOMME



Préface

Le Troisième Homme n'a jamais été écrit pour être lu, seulement pour être vu. Comme c'est souvent le cas dans les histoires d'amour, tout a commencé autour d'une table, lors d'un dîner, avant de se poursuivre au fil des migraines dans de nombreux autres endroits : Vienne, Venise, Ravello, Londres, Santa Monica.

Je suppose que la plupart des romanciers trimballent dans leur tête ou leurs carnets des ébauches d'histoires qui ne seront jamais écrites. Il arrive qu'on repense à l'une d'elles après de nombreuses années et qu'on se dise, non sans regret, qu'elles auraient pu faire l'affaire autrefois, à une époque désormais révolue. Il y a des années, au dos d'une enveloppe, j'avais écrit le paragraphe suivant : « J'avais fait mes derniers adieux à Harry une semaine auparavant, alors que son cercueil était abaissé dans la terre gelée de février, aussi fus-je plus qu'incrédule quand je le vis passer, sans qu'il paraisse me reconnaître,

parmi la foule des inconnus du Strand. » De même que mon héros, je n'avais pas poursuivi Harry plus avant ; aussi, quand sir Alexander Korda me demanda d'écrire un scénario pour Carol Reed – après notre *Première désillusion* –, je n'eus rien d'autre à proposer que ces quelques lignes. Korda voulait un film évoquant l'occupation de Vienne par les Quatre Puissances, mais il était disposé à me laisser partir sur les traces de Harry Lime.

Il m'est presque impossible d'écrire un scénario sans rédiger d'abord une histoire. Un film ne se limite pas à une intrigue, il a besoin dans une certaine mesure de personnages, d'une ambiance, d'une atmosphère, or ces choses me semblaient impossibles à réunir d'emblée sous la forme terne d'un script. On peut reproduire un effet puisé dans un autre médium, mais on ne peut pas créer d'emblée en recourant à la forme scénario. Il faut être en possession de plus de matériaux qu'il n'en faut pour mener à bien un projet. Par conséquent, *Le Troisième Homme*, bien que n'ayant jamais été destiné à la publication, se devait de commencer comme un récit avant de subir les transformations en apparence interminables qu'on opère d'un traitement à l'autre.

Carol Reed et moi-même avons travaillé sans relâche sur ces traitements, nous usions le tapis en marchant sans cesse, jouant et rejouant à deux chaque scène. Aucun tiers ne s'est immiscé dans

Préface

nos séances de travail ; il n'y a rien d'aussi précieux qu'une belle joute oratoire entre deux personnes. Pour le romancier, bien sûr, son roman est ce qu'il peut faire de mieux à partir d'un sujet donné ; il ne peut s'empêcher de renâcler devant les changements nécessaires pour en faire un film ou une pièce de théâtre ; mais *Le Troisième Homme* n'a jamais été conçu pour être autre chose que le matériau brut d'un film. Le lecteur relèvera de nombreuses différences entre le récit et le film, et ne doit pas s'imaginer que ces changements ont été imposés à un auteur récalcitrant ; il est plus probable qu'ils ont été suggérés par l'auteur. Le film, en fait, est meilleur que l'histoire parce qu'il est, dans ce cas précis, l'état achevé du récit.

Certains de ces changements obéissent à d'évidentes raisons superficielles. Le choix d'une vedette américaine plutôt que d'une vedette anglaise impliquait certaines modifications. Par exemple, Joseph Cotten s'opposa, à raison, au nom de Rollo. Le nom se devait d'être absurde, et je pensais à celui de Holley en me rappelant ce personnage amusant, le poète américain Thomas Holley Chivers. Un Américain, également, aurait eu du mal à se faire prendre pour le grand écrivain anglais Dexter, dont le personnage littéraire n'est pas sans rappeler ce doux génie qu'est E. M. Forster. Confondre ces deux personnages aurait été impossible, même si Carol Reed n'avait pas objecté à juste titre à une situation plutôt tirée

par les cheveux et impliquant de nombreuses explications qui augmentaient la durée d'un film déjà bien trop long. Un autre point de détail : par respect pour l'opinion américaine, on a substitué un Roumain à Cooler, la personne d'Orson Welles nous ayant déjà fourni un méchant Américain. (À propos, la fameuse réplique de dialogue concernant les coucous suisses a été écrite par Orson Welles lui-même.)

Un des très rares désaccords majeurs entre Carol Reed et moi concernait la fin, et le choix de Reed s'est révélé au final plus qu'excellent. J'étais d'avis qu'un divertissement de ce genre était trop léger pour supporter le poids d'une fin tragique. Reed, quant à lui, sentait que ma fin – aussi indéterminée fût-elle, et dépourvue de dialogues – paraîtrait au public, qui venait juste de voir mourir Harry, d'un cynisme désagréable. Je reconnais que je n'étais qu'à moitié convaincu ; j'avais peur que les gens se lèvent pendant que la fille s'éloigne lentement de la tombe, et qu'ils s'en aillent en ayant l'impression que la fin était aussi conventionnelle que la mienne, en plus étirée. Je n'avais pas prêté assez attention à l'art de la mise en scène de Reed, et à ce stade, bien sûr, ni lui ni moi ne pouvions anticiper la brillante découverte par Reed de Mr Karas, le joueur de cithare.

L'épisode des Russes qui kidnappent Anna (un incident parfaitement envisageable à Vienne) a été éliminé à un stade assez tardif. Il n'était pas

Préface

relié de façon satisfaisante à l'histoire, et menaçait de faire du film un instrument de propagande. Nous n'avions aucune envie de susciter des émotions politiques chez les gens ; nous voulions les distraire, les effrayer un peu, les faire rire.

La réalité, en fait, n'était qu'un simple décor pour un conte de fées ; cela dit, l'histoire du trafic de pénicilline se fonde sur une vérité d'autant plus sinistre que de nombreux agents étaient plus innocents que Joseph Harbin. L'autre jour à Londres, un chirurgien a emmené deux de ses amis voir le film. Il a été étonné de constater que ce film, qu'il avait aimé, semblait les avoir déprimés. Ses amis finirent par lui avouer qu'à la fin de la guerre, alors qu'ils étaient dans la Royal Air Force, ils avaient eux-mêmes vendu de la pénicilline à Vienne. Les conséquences éventuelles de leur acte ne leur étaient jamais venues à l'esprit.

— Graham Greene

Chapitre 1

On ne sait jamais quand tombera le couperet. La première fois que je vis Rollo Martins, je rédigeai à son sujet la fiche de police suivante : « Dans des circonstances normales, un joyeux imbécile. Boit trop et peut causer quelques ennuis. Chaque fois qu'une femme passe, lève les yeux et y va d'un commentaire, mais j'ai l'impression qu'il préfère en fait rester dans son coin. N'a jamais vraiment grandi, ce qui explique peut-être son adoration pour Lime. » J'avais écrit ces mots – « dans des circonstances normales » – car la première fois que je le vis, ce fut à l'enterrement de Harry Lime. On était en février, et les fossoyeurs avaient été contraints d'utiliser des foreuses électriques pour casser la terre gelée dans le Cimetière central de Vienne. À croire que même la nature faisait de son mieux pour rejeter Lime, mais nous avons fini par descendre son cercueil et le recouvrir d'une terre dure comme de la brique. Une fois Lime enterré, Rollo Martins

s'éloigna rapidement, comme si ses longues et maigres jambes voulaient qu'il coure, et des larmes d'enfant coulaient sur son visage d'homme de trente-cinq ans. Rollo Martins croyait en l'amitié, et c'est pour ça que la suite des événements fut un pire choc pour lui qu'il ne l'aurait été pour vous ou pour moi (pour vous, parce que vous auriez mis ça sur le compte de l'hallucination, et pour moi parce qu'aussitôt une explication rationnelle – même erronée – m'aurait traversé l'esprit). Si seulement il était venu me parler alors, que d'ennuis nous auraient été épargnés.

Afin de comprendre quoi que ce soit à cette étrange et plutôt triste histoire, il convient que vous ayez au moins une idée du décor – la ville de Vienne, lugubre et détruite, divisée en quatre zones par les quatre grandes puissances : la russe, l'anglaise, l'américaine et la française ; des secteurs signalés uniquement par des panneaux, avec au centre de la ville, à l'intérieur du Ring, ses imposants bâtiments publics et ses statues équestres, l'Innere Stadt sous le contrôle des Quatre Puissances. Dans cette Ville intérieure naguère à la mode, chaque puissance, à son tour, durant un mois, prend, comme on le dit, « les rênes » et devient responsable de la sécurité ; la nuit, si vous étiez assez stupide pour gaspiller vos shillings autrichiens dans une boîte de nuit, vous étiez assuré de croiser la Patrouille internationale

– quatre membres de la police militaire, chacun appartenant à une puissance, et communiquant entre eux, si tant est qu’il leur arrivait de communiquer, dans la langue commune de leur ennemi. Je n’ai pas connu Vienne entre les deux guerres, et je suis trop jeune pour me rappeler l’ancienne Vienne avec sa musique de Strauss et son charme facile et factice ; pour moi, c’est juste une ville aux ruines inélégantes qui s’est transformée en ce mois de février en de vastes banquises enneigées. Le Danube était un fleuve gris, plat et boueux, traversant un peu plus loin le « Second Bezirk » – le deuxième arrondissement où s’étendait le Prater, fracassé, désolé, envahi par les herbes folles, avec sa Grande Roue qui tournait lentement au-dessus des fondations des manèges pareils à des meules à l’abandon, de l’acier rouillé des chars broyés que personne n’avait pris la peine de déplacer, des brins d’herbe garnis de givre là où la couche de neige était fine. Je n’ai pas assez d’imagination pour le dépeindre tel qu’il était autrefois, pas plus que je ne peux dépeindre l’hôtel Sacher autrement que comme un hôtel de passage pour officiers anglais ou voir dans la Kärntnerstrasse une rue commerçante à la mode et non une rue n’existant, pour l’essentiel, qu’à hauteur d’œil, retapée jusqu’aux premiers étages. Un soldat russe coiffé d’une chapka passe, son fusil en bandoulière, quelques prostituées sont attroupées devant le Bureau d’information

Le Troisième Homme

américain, et des hommes en pardessus sifflent un ersatz de café derrière les vitres de l'Old Vienna. La nuit, il vaut mieux se cantonner à la Ville intérieure ou aux zones de trois des puissances, même si des kidnappings s'y produisent également – des kidnappings qui nous paraissent parfois complètement absurdes –, une Ukrainienne sans passeport, un vieil homme ayant dépassé l'âge d'être utile, ainsi, bien sûr, qu'un technicien ou un traître. C'était en gros la Vienne dans laquelle avait débarqué Rollo Martins le 7 février de l'an dernier. J'ai reconstruit du mieux que j'ai pu l'histoire à partir de mes propres fiches et d'après ce que Martins m'a dit. Je la rapporte de la façon la plus exacte possible – j'ai essayé de n'inventer aucun dialogue, même si je ne peux garantir les souvenirs de Martins ; une sale histoire si on omet la fille, et qui serait bien triste et sinistre s'il n'y avait l'épisode absurde du conférencier du British Council.

Chapitre 2

Un citoyen britannique peut très bien voyager s'il se contente d'avoir sur lui cinq livres sterling qu'il n'a pas le droit de dépenser à l'étranger, mais si Rollo Martins n'avait pas reçu une invitation de Lime émanant du Bureau international pour les réfugiés, il n'aurait pas eu le droit d'entrer en Autriche, qui est toujours considérée comme un territoire occupé. Lime avait suggéré à Martins de rédiger un article sur le sort des réfugiés internationaux, et bien que ce ne fût pas dans les cordes de Martins, ce dernier avait accepté. Cela lui ferait des vacances, or il en avait cruellement besoin après l'incident à Dublin et celui à Amsterdam ; il essayait toujours de qualifier les femmes d'*incidents*, des choses qui lui arrivaient sans qu'il en soit responsable, des actes de Dieu comme disent les assurances. Il paraissait exténué en arrivant à Vienne et passait son temps à jeter des coups d'œil par-dessus son épaule, ce qui fit que je me méfiai de lui pendant un temps jusqu'à ce que je comprenne qu'il avait

peur qu'une personne, disons une parmi six autres, surgisse de façon inattendue. Il m'expliqua qu'il avait « mélangé ses cocktails » – une autre façon de dire les choses.

Rollo Martins avait coutume d'écrire des westerns populaires sous le nom de Buck Dexter. Son lectorat était vaste mais ses livres ne lui rapportaient rien. Il n'aurait pas pu s'offrir un séjour à Vienne si Lime n'avait pas proposé de payer ses frais à son arrivée en puisant dans ce qu'il décrivit vaguement comme des fonds destinés à la propagande. Lime pouvait également, dit-il, lui fournir des « bafs », ces billets de banque émis spécialement par l'Armée britannique – seule devise en circulation dans les boîtes de nuit et les hôtels anglais. Ce fut donc avec exactement cinq livres inutilisables que Martins débarqua à Vienne.

Il s'était produit à Francfort un étrange incident, quand un avion venu de Londres s'était posé pour une escale d'une heure. Martins mangeait un sandwich à la viande dans la cantine américaine (une généreuse compagnie aérienne distribuait aux passagers un bon alimentaire d'une valeur de soixante-cinq cents) quand un homme en qui il reconnut aussitôt un journaliste s'approcha de sa table.

« Monsieur Dexter ? » demanda-t-il.

« Oui », dit Martins, pris au dépourvu.

« Vous paraissez plus jeune que sur vos photos », dit l'homme. « Vous feriez une déclaration ? Je représente ici la presse des forces alliées.

Nous aimerions savoir ce que vous pensez de Francfort. »

« Je ne suis arrivé ici que depuis dix minutes. »

« Je comprends », dit l'homme. « Et concernant le roman américain, des idées ? »

« Je n'en lis pas. »

« Ah, le fameux humour caustique », dit le journaliste. Il désigna un petit homme aux cheveux gris et aux dents proéminentes qui grignotait un bout de pain. « Vous savez si c'est lui, Carey ? »

« Non. C'est qui, Carey ? »

« J. G. Carey, bien sûr. »

« Jamais entendu parler de lui. »

« Vous autres romanciers, vous vivez hors du monde. C'est lui le type que je cherchais », et Martins le vit fendre la foule en direction du fameux Carey, qui l'accueillit avec un faux sourire de vedette tout en posant son quignon. Dexter n'était pas l'objectif premier du journaliste, mais Martins ne put s'empêcher de ressentir une certaine fierté – personne n'avait encore jamais parlé de lui comme d'un romancier ; ce sentiment de fierté et d'importance l'aïda à surmonter sa déception quand il découvrit que Lime n'était pas venu l'accueillir à l'aéroport. On ne s'habitue jamais à l'idée qu'on compte moins aux yeux des autres que l'inverse – Martins éprouva un certain malaise en se sentant de trop, il resta là, près de la porte du bus, à regarder la neige tomber,

si légère et si discrète que les énormes congères disséminées parmi les ruines semblaient pérennes, comme si elles n'étaient pas dues à ces rares flocons mais s'étendaient, à jamais, au-dessus des neiges éternelles.

Lime n'était pas non plus à l'hôtel Astoria, le terminus où le bus le déposa, et aucun message ne l'attendait – juste un mot incompréhensible destiné à Mr Dexter, émanant d'une personne dont il n'avait jamais entendu parler, du nom de Crabbin. « Nous pensions que vous n'arriviez que demain. Ne bougez pas, je vous prie. Restez dans les parages. Votre chambre est réservée. » Mais Rollo Martins n'était pas le genre d'homme à rester dans les parages. Si on traînait dans le hall d'un hôtel, tôt ou tard des incidents se produisaient ; on mélangeait les cocktails. Je peux encore entendre Rollo Martins me dire : « J'ai eu ma dose d'incidents. Fini les incidents », avant de se lancer tête la première dans l'incident le plus grave de tous. Un conflit faisait rage en Rollo Martins – entre le prénom chrétien absurde et le robuste patronyme hollandais (quatre générations). Rollo reluquait toutes les femmes qui passaient, tandis que Martins, lui, renonçait à jamais à elles. J'ignore lequel des deux écrivait des westerns.

Martins avait obtenu l'adresse de Lime et ne s'intéressait nullement au dénommé Crabbin ; il était évident qu'une erreur avait été commise,

même s'il ne l'associait pas encore à l'échange qu'il avait eu à Francfort. Lime lui avait écrit pour lui dire qu'il pouvait le loger chez lui, dans son vaste appartement à la limite de Vienne, un appartement qui avait été réquisitionné après avoir appartenu à un nazi. Lime pouvait lui payer le taxi à son arrivée, ce qui fait que Martins se rendit directement devant l'immeuble situé dans la troisième zone (l'anglaise). Il demanda au taxi de l'attendre pendant qu'il montait au troisième étage.

On prend vite conscience du silence même dans une ville aussi silencieuse que Vienne, où la neige tombe et se dépose régulièrement. Martins n'avait pas atteint le deuxième étage qu'il était déjà convaincu de ne pas y trouver Lime, mais le silence était encore plus pesant que la simple absence – c'était comme s'il n'allait jamais retrouver Lime à Vienne ni, une fois au troisième étage et face au gros nœud noir accroché au-dessus de la poignée de porte, nulle part ailleurs. Bien sûr, c'était peut-être la cuisinière qui était morte, ou une gouvernante, n'importe qui sauf Harry Lime, mais il sut – il sentit qu'il le savait déjà depuis une vingtaine de marches – que Lime, le Lime qu'il avait vénéré comme un héros depuis vingt ans, depuis leur première rencontre dans un sinistre couloir d'école, avec une cloche fêlée sonnant l'heure de la prière, n'était plus. Martins ne se trompait pas, pas complètement. Après qu'il

eut enfoncé la sonnette une demi-douzaine de fois, un petit homme renfrogné sortit la tête d'un autre appartement et lui dit d'un ton contrarié : « C'est inutile. Il n'y a personne. Il est mort. »

« Herr Lime ? »

« Herr Lime, bien sûr. »

Martins me dit plus tard : « Au début, je n'ai pas réagi. C'était juste une bribe d'information, comme ces paragraphes du *Times* qu'on appelle des "brèves". J'ai demandé : C'est arrivé quand ? Comment ? »

« Il a été renversé par une voiture », dit l'homme. « Jeudi dernier. » Il ajouta d'un air maussade, comme si vraiment ça ne le regardait pas : « Ils l'enterrent cette après-midi. Vous venez juste de les rater. »

« Qui ça ? »

« Oh, quelques-uns de ses amis et le cercueil. »

« Il n'était pas à l'hôpital ? »

« Ça ne servait à rien de l'emmener là-bas. Il a été tué ici même devant chez lui – sur le coup. Le garde-boue droit l'a heurté à l'épaule et l'a envoyé rouler au sol comme un lapin. »

Ce n'est qu'alors, me dit Martins, après que l'homme eut prononcé le mot « lapin », que le défunt Harry Lime ressuscita, devenant ce gamin muni d'une arme qui avait montré à Martins comment « l'emprunter » ; un gamin qui déboulait d'entre les longs terriers sablonneux de Brickworth en disant : « Tire, espèce d'idiot, tire !

Là », et le lapin allait se cacher en boitant, blessé par le tir de Martins.

« Où l'enterre-t-on ? » demanda-t-il à l'inconnu sur le palier.

« Au Cimetière central. Ça ne va pas être facile avec ce gel. »

Martins ignorait comment payer le taxi, comme où trouver à Vienne une chambre où survivre avec cinq livres, mais ce problème devait être mis de côté jusqu'à ce qu'il ait vu la dépouille de Harry Lime. Il quitta aussitôt la ville pour se rendre en banlieue (dans la zone anglaise), là où se trouvait le Cimetière central. Il fallait pour s'y rendre traverser la zone russe puis prendre un raccourci par la zone américaine, qu'on ne pouvait pas rater à cause des omniprésents vendeurs de glaces. Les trams longeaient l'enceinte du Cimetière central et, sur un kilomètre et demi de l'autre côté des rails, s'étendaient pompes funèbres et fleuristes – une suite apparemment infinie de pierres tombales attendant les défunts et de couronnes mortuaires attendant leurs proches.

Martins n'avait pas pris la mesure de l'immensité de ce vaste parc enneigé où il avait rendez-vous pour la dernière fois avec Lime. C'était comme si Harry lui avait laissé le message : « Retrouve-moi à Hyde Park », sans préciser un endroit entre la statue d'Achille et Lancaster Gate ; les avenues du cimetière, chacune dotée d'un numéro et d'une lettre, s'étendaient comme

les rayons d'une énorme roue ; elles continuaient sur près d'un kilomètre vers l'ouest, puis tournaient et parcouraient la même distance vers le nord, obliquaient au sud... La neige conférait aux grandes stèles familiales un air comique et grotesque ; un postiche de neige glissait sur un visage angélique, un saint arborait une grosse moustache blanche, et un shako immaculé avait comme glissé sur le buste d'un haut fonctionnaire ivre du nom de Wolfgang Gottmann. Même le cimetière était réparti entre les Quatre Puissances ; la zone russe se signalait par d'énormes et mornes statues de guerriers ; la française par des rangées de croix de bois anonymes et un drapeau tricolore usé et déchiré. Martins se rappela alors que Lime était catholique et avait peu de chances d'être enterré dans la zone britannique qu'ils avaient vainement arpentée. Le taxi s'enfonça donc de nouveau dans le cœur d'une forêt où les tombes semblaient des loups tapis sous les arbres, clignant de leurs yeux blancs dans l'ombre sinistre des sapins. À un moment, trois hommes émergèrent d'entre les arbres, vêtus d'étranges uniformes noir et argent du dix-huitième siècle et portant des tricornes, poussant une sorte de brouette ; ils traversèrent une allée cavalière dans la forêt des tombes et disparurent de nouveau.

Ils ne durent qu'au simple hasard d'arriver à temps à l'enterrement – un carré dans l'énorme parc où la neige avait été dégagée à la pelle et

où un petit groupe s'était formé, apparemment accaparé par une tâche on ne peut plus privée. Un prêtre avait fini de parler, ses paroles leur parvenant furtivement d'entre les fins et patients flocons, et un cercueil était sur le point d'être mis en terre. Deux hommes en costume de ville se tenaient devant la fosse : l'un portait une couronne mortuaire qu'il avait de toute évidence oublié de déposer sur le cercueil, car son compagnon lui donna un coup de coude, et l'autre sursauta alors et laissa tomber les fleurs. Une jeune femme restait un peu à l'écart, les mains sur le visage, et quant à moi je me tenais en retrait à une vingtaine de mètres à côté d'une autre tombe, regardant avec soulagement la fin de Lime tout en notant soigneusement qui était présent – j'étais juste un type en imperméable aux yeux de Martins. Il s'approcha de moi et me demanda : « Savez-vous qui on enterre ? »

« Un type du nom de Lime », dis-je, et je fus surpris de voir des larmes se former dans ses yeux ; il n'avait pas l'air d'un homme qui pleure, pas plus que je n'aurais imaginé Lime susceptible d'être pleuré – par des gens sincères versant des larmes sincères. Il y avait la jeune femme, bien sûr, mais on ne tient pas compte des femmes dans ce genre de considérations.

Martins demeura là, jusqu'à la fin, à mes côtés. Il me dit plus tard qu'en tant que vieil ami il ne voulait pas s'imposer auprès d'amis plus récents

– la mort de Lime leur appartenait, et il la leur laissait. Il nourrissait l’illusion, pour le moins sentimentale, que la vie de Lime – vingt années de cette vie, au moins – lui appartenait. Dès que ce fut fini – je ne suis pas quelqu’un de religieux et tout ce qui entoure la mort m’agace un peu –, Martins s’éloigna d’un bon pas sur ses longues jambes, qui semblaient toujours sur le point de s’emmêler, et retourna à son taxi. Il n’essaya pas de parler à qui que ce soit, et ses larmes coulaient maintenant pour de bon, en tout cas les quelques frêles gouttes que nous sommes en mesure de verser à nos âges.

Un dossier, n’est-ce pas, n’est jamais tout à fait complet ; une affaire n’est jamais tout à fait résolue, même cent ans après, quand tous les protagonistes sont morts. Je suivis donc Martins : je connaissais les trois autres ; je voulais savoir qui était cet inconnu. Je le rattrapai devant son taxi et lui dis : « Je n’ai pas de moyen de transport. Vous pourriez me déposer en ville ? »

« Bien sûr », dit-il. Je savais que le chauffeur de ma Jeep me verrait partir avec lui et nous suivrait discrètement. Comme nous nous mettions en route, je remarquai que Martins ne se retournait pas – ceux qui accordent un dernier regard, ceux qui restent sur le quai à agiter la main, au lieu de s’éclipser rapidement, sans se retourner, leur tristesse ou leur amour sont toujours contrefaits.

Se peut-il qu'ils s'aiment tellement qu'ils tiennent à être vus des autres, même des morts ?

« Je m'appelle Calloway », dis-je.

« Martins », répondit-il.

« Vous étiez un ami de Lime ? »

« Oui. » Cette semaine-là, la plupart des gens auraient hésité avant d'admettre une telle chose.

« Ici depuis longtemps ? »

« Je ne suis arrivé d'Angleterre que cette après-midi. Harry m'avait proposé de rester chez lui. Je n'étais pas au courant. »

« Un sacré choc, non ? »

« Écoutez », dit-il, « je meurs d'envie de boire un verre, mais je n'ai pas de liquide – juste cinq livres sterling. Je vous serais infiniment reconnaissant si vous acceptiez de me payer un coup. »

Ce fut à mon tour de dire « Bien sûr ». Je réfléchis un moment puis donnai au chauffeur le nom d'un petit bar dans la Kärntnerstrasse. Je me disais qu'il ne devait pas avoir envie qu'on le voie dans un bar anglais animé, plein d'officiers de passage accompagnés de leurs épouses. Ce bar – peut-être parce que les prix y étaient exorbitants – n'avait très souvent pour clientèle qu'un seul couple très occupé. Le problème, c'était qu'on n'y servait qu'une seule boisson – une liqueur au chocolat sucrée que le serveur rehaussait par du cognac moyennant finance – mais j'eus l'impression que Martins était prêt à boire n'importe quoi du moment que la boisson en

question jetait un voile sur le présent et le passé. La porte du bar affichait le panneau habituel annonçant que l'endroit ouvrait de dix-huit à vingt-deux heures, mais il suffisait de pousser la porte et de traverser les premières salles. Nous eûmes droit à une petite salle rien que pour nous, le seul couple présent s'étant réfugié dans une autre à côté ; le serveur, qui me connaissait, nous laissa seuls avec quelques canapés au caviar. Heureusement, nous savions lui et moi que j'avais droit à des frais.

« Je suis désolé », me dit Martins en entamant son deuxième verre, « mais c'était le meilleur ami que j'aie jamais eu. »

Je ne pus m'empêcher de rétorquer, sachant ce que je savais, et aussi parce que je tenais à le vexer – on apprend ainsi beaucoup : « Ça fait très roman de gare. »

« J'écris des romans de gare », répondit-il du tac au tac.

J'avais au moins appris quelque chose. Avant qu'il en soit à son troisième verre, j'avais eu l'impression qu'il n'était pas du genre à se répandre, mais j'étais presque certain qu'il s'agissait d'un de ces types qui deviennent désagréables après leur quatrième verre.

« Parlez-moi de vous – et de Lime », dis-je.

« Vous savez quoi ? » fit-il. « J'ai vraiment besoin d'un autre verre, mais je ne veux pas continuer à abuser d'un inconnu. Vous pourriez me

changer une livre ou deux en monnaie américaine ? »

« Ne vous en faites pas pour ça », dis-je, et j'appelai le serveur. « Vous me rendrez la pareille quand je viendrai à Londres pendant une perm. Vous alliez me raconter votre rencontre avec Lime... »

Le verre de liqueur au chocolat aurait pu être une boule de cristal, vu la façon dont il le regardait, le tournait et le retournait entre ses mains. « Ça remonte à longtemps », dit-il. « Je doute que quiconque connaisse Harry aussi bien que moi. » Je repensai alors à l'épais dossier posé sur mon bureau qui contenait les rapports de divers agents, chacun affirmant la même chose. Je crois en mes agents ; je les ai tous soigneusement sélectionnés.

« Combien de temps ? »

« Vingt ans – un peu plus, peut-être. Je l'ai rencontré au cours de mon premier trimestre à l'école. Je revois encore les lieux. Je revois le panneau d'affichage et ce qui y figurait. Je peux entendre sonner la cloche. Il avait un an de plus que moi et connaissait les ficelles. Il m'a affranchi sur des tas de choses. » Il prit une rapide gorgée de son verre puis manipula de nouveau le cristal comme pour mieux voir ce qu'il recelait. « C'est drôle », dit-il, « je n'ai pas de souvenir aussi précis en ce qui concerne les femmes. »

« Était-il doué scolairement ? »

« Pas comme ses professeurs l'auraient voulu. Mais ces choses qu'il inventait ! Il n'avait pas son pareil pour les combines. Je me débrouillais nettement mieux que Harry en histoire et en anglais, mais je ne valais pas tripette quand il s'agissait de mettre ses plans à exécution. » Il rit : l'alcool et la conversation aidant, il était déjà en train de se remettre du choc qu'était sa mort. « C'est toujours moi qui me faisais prendre », dit-il.

« C'était pratique pour Lime. »

« Qu'est-ce que vous insinuez par là ? » demanda-t-il. L'alcool le rendait irascible.

« Ce n'était pas le cas ? »

« C'était de ma faute, pas de la sienne. Il aurait pu trouver quelqu'un de plus futé, s'il l'avait voulu, mais il m'aimait bien. » Il est clair, pensai-je, que l'enfant perdure dans l'adulte, car moi aussi j'avais trouvé Lime plus que patient.

« Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ? »

« Oh, il est venu à Londres il y a six mois pour un congrès médical. Il avait fait médecine, n'est-ce pas, même s'il n'a jamais exercé. C'était typique de Harry. Il voulait juste savoir s'il pouvait se débrouiller dans un domaine, puis il s'en désintéressait. Mais il avait coutume de dire que ça se révélait souvent bien pratique. » Là aussi, c'était vrai. Étrange comme le Lime qu'il connaissait ressemblait à celui que j'avais connu : c'était juste qu'il regardait l'image de Lime depuis un

angle différent ou sous un autre éclairage. « Une des choses que j'appréciais chez Harry, c'était son humour », dit-il. Il eut un sourire qui le rajeunit de cinq ans. « Je suis un bouffon. J'aime jouer les idiots, mais Harry avait vraiment de l'esprit. Vous savez, il aurait pu être un compositeur populaire s'il l'avait voulu. »

Il sifflota un air – qui m'était vaguement familier. « Je ne l'ai jamais oublié. J'ai vu Harry l'écrire. En seulement quelques minutes, au dos d'une enveloppe. C'était ce qu'il sifflait toujours quand il avait une idée en tête. C'était son air signature. » Il sifflota l'air une seconde fois, et je sus alors qui l'avait écrit – ce n'était pas Harry, bien sûr. Je faillis le lui dire, mais à quoi bon ? L'air vacilla et s'acheva. Il contempla le fond de son verre, but ce qu'il restait et dit : « Quand je pense à la façon dont il est mort, quelle honte. »

« C'est la meilleure chose qui lui soit jamais arrivée », dis-je.

Il ne réagit pas tout de suite à ce que je venais de dire ; l'alcool l'avait un peu hébété. « La meilleure ? »

« Oui. »

« Vous voulez dire qu'il n'a pas souffert ? »

« Il a eu de la chance de ce côté-là, aussi. »

Ce fut le ton de ma voix plus que mes paroles qui retint l'attention de Martins. Il demanda d'une voix grave et posée – je vis sa main droite

se serrer : « Qu'est-ce que vous insinuez exactement ? »

Il ne sert à rien de faire preuve de courage physique dans toutes les situations : je reculai suffisamment ma chaise pour être hors de portée de son poing. « Ce que je veux dire, c'est que j'ai réuni tous les éléments le concernant au commissariat. Il aurait passé du temps derrière les barreaux – beaucoup de temps – s'il n'y avait pas eu cet accident. »

« Pour quelle raison ? »

« C'était le pire trafiquant du marché noir de cette ville. »

Je le vis estimer la distance nous séparant et en conclure qu'il ne pouvait pas m'atteindre d'où il était. Rollo voulait me frapper, mais Martins, lui, était calme, prudent. Martins, je commençai à le comprendre, était dangereux. Je me demandai si finalement je ne m'étais pas trompé du tout au tout : il était possible que Martins ne soit pas le nigaud mis en scène par Rollo. « Vous êtes policier ? » demanda-t-il.

« Oui. »

« J'ai toujours détesté les policiers. Ils sont toujours soit corrompus, soit stupides. »

« Est-ce là le genre de livres que vous écrivez ? »

Je le vis déplacer sa chaise pour m'empêcher de sortir. Je croisai le regard du serveur et ce dernier comprit ce que je voulais – il y a un avantage à

choisir toujours le même bar pour rencontrer des gens.

Martins afficha un sourire en surface et dit doucement : « Je les appelle des shérifs. »

« Vous avez été en Amérique ? » demandai-je.

Cette conversation était idiote.

« Non. C'est un interrogatoire ? »

« Simple curiosité. »

« Parce que si Harry était le genre de trafiquant que vous dites, je dois en être un aussi. On a toujours travaillé ensemble. »

« Je suppose qu'il comptait vous faire entrer dans sa combine – vous trouver un poste dans l'organisation. Je ne serais pas surpris qu'il ait eu l'intention de vous confier le bébé. C'était sa méthode à l'école – c'est ce que vous m'avez dit, n'est-ce pas ? Et, comme vous le savez, le proviseur commençait à deviner ce qui se tramait. »

« Vous êtes très prévisible, non ? Je suppose qu'il y avait un petit trafic d'essence de rien du tout et que vous n'arriviez pas à trouver le coupable, alors vous avez porté votre dévolu sur un mort. C'est typique d'un policier. Vous êtes un vrai policier, n'est-ce pas ? »

« Oui, de Scotland Yard, mais je porte l'uniforme de colonel quand je suis de service. »

Il se trouvait à présent entre la porte et moi. Je ne pouvais pas m'écarter de la table sans être à sa portée. Je n'aime pas me battre, et de toute façon

il faisait une tête de plus que moi. « Rien à voir avec l'essence », dis-je.

« Les pneus, la saccharine – et si pour changer vous attrapiez des assassins ? »

« Ma foi, on pourrait dire que le meurtre faisait partie de son trafic. »

Il renversa la table d'une main et essaya de me frapper avec l'autre ; l'alcool l'empêcha d'ajuster son coup. Avant qu'il refasse un essai, mon chauffeur l'avait ceinturé avec les bras. « Ne lui faites pas de mal. C'est juste un écrivain qui a un coup dans le nez. »

« Calmez-vous, monsieur, d'accord ? » dit mon chauffeur. Il avait un sens exagéré de son grade d'officier. Il aurait sûrement donné du « monsieur » à Lime.

« Écoutez, Callaghan, ou quel que soit votre nom à la con... »

« Calloway. Je suis anglais, pas irlandais. »

« Je vais faire de vous la plus grande risée de Vienne. Hors de question que vous fassiez porter le chapeau de vos crimes irrésolus à un mort. »

« Je vois. Vous comptez me trouver le vrai criminel ? On se croirait dans un de vos romans. »

« Laissez-moi partir, Callaghan. Je préfère qu'on se moque de vous plutôt que de vous en coller un. Avec un coquard, vous ne seriez cloué au lit que quelques jours. Mais quand j'en aurai fini avec vous, vous quitterez Vienne. »

Je sortis quelques livres en monnaie occupée et les fourrai dans sa poche de poitrine. « Ça vous permettra de passer la nuit », dis-je, « et je veillerai à ce qu'on vous réserve une place dans l'avion qui part demain pour Londres. »

« Vous ne pouvez pas m'expulser. Mes papiers sont en règle. »

« Oui, mais c'est comme dans les autres villes : vous avez besoin d'argent ici. Si vous changez des livres sterling au marché noir, je vous retrouverai en moins de vingt-quatre heures. Laissez-le partir. »

Rollo Martins s'épousseta. « Merci pour les verres », dit-il.

« Je vous en prie. »

« Je suis content de ne pas avoir à vous être reconnaissant. Je suppose que c'est compris dans vos frais. »

« Oui. »

« On se reverra d'ici une semaine ou deux quand j'aurai l'argent. » Je savais qu'il était en colère. Je n'ai pas cru sur le moment qu'il était sérieux. Je me suis dit qu'il jouait la comédie pour redorer son estime de soi.

« Je passerai peut-être vous dire au revoir demain. »

« Ne perdez pas votre temps. Je ne serai pas là. »

« Paine, ici présent, va vous indiquer le chemin jusqu'au Sacher. Vous pourrez vous y restaurer et y dormir. J'y veillerai. »

Le Troisième Homme

Martins fit un pas de côté comme pour laisser passer le serveur puis se jeta sur moi. Je l'évitai de justesse, mais me heurtai à la table. Avant qu'il remette ça, Paine lui balança son poing dans la figure. Martins s'écroula dans la travée entre les tables puis se releva, en saignant de la lèvre. « Je croyais que vous aviez promis de ne pas vous battre », dis-je.

Il essuya une partie du sang avec sa manche et dit : « Oh non, j'ai dit que je ferais de vous la risée de la ville. Je n'ai pas dit que vous n'auriez pas droit en plus à un coquard. »

La journée avait été longue et j'en avais ma claque de Rollo Martins. « Veillez à ce qu'il retourne au Sacher », dis-je à Paine. « Ne le frappez pas s'il recommence. » Tournant le dos aux deux hommes pour faire face au comptoir (j'avais bien mérité un autre verre), j'entendis Paine dire respectueusement à l'homme qu'il venait d'envoyer à terre : « Par ici, monsieur. C'est juste au bout de la rue à droite. »